

Jacquelyne Brun

L'enfant et les sortilèges déjoués

"Il est nécessaire de penser au bébé non comme à une personne qui a faim et dont les besoins instinctuels peuvent être satisfaits ou bien frustrés, mais de penser à lui comme à un être immature qui est tout le temps au bord d'une angoisse dont nous ne pouvons avoir l'idée." (D.W. Winnicott)

Les enfants psychotiques qui m'ont appris mon métier de thérapeute lorsque je travaillais dans un hôpital de jour semblaient bien loin du vert Paradis de l'enfance dont on rêve parfois à l'âge adulte. Au cours de notre long et difficile apprivoisement réciproque, ils m'ont fait découvrir combien étaient terrifiantes les angoisses qui se cachaient derrière leur apparente indifférence ou leurs cris et leurs colères, pour nous sans raisons décelables ou logiques.

Pourtant, lorsque leurs parents me parlaient de leur fils ou de leur fille, ils parlaient aussi rarement d'angoisse que les parents des enfants moins perturbés que je reçois aujourd'hui chez moi. En les écoutant, j'avais l'impression d'entendre que cet enfant était victime d'un mauvais sort, d'un charme maléfique, né sous une mauvaise étoile, bref, pris dans un inexplicable et inextricable sortilège. "Il faudrait si peu, disaient-ils pour qu'il soit "normal" ... Il ne lui manque que la parole... ". En fait, me disent souvent les parents d'enfants moins perturbés, "Je me demande si j'ai raison de venir vous voir car il me ressemble, il est comme moi, j'étais comme ça au même âge, quelques conseils nous suffiraient". La jeune mère d'une petite fille de cinq ans que je devinais très angoissée d'après ce qu'elle m'en racontait, proposait même sans que je vois l'enfant, de me lire ce qu'elle écrivait sur tout ce que sa fille faisait et disait, pensant que cela suffirait...

Les angoisses d'un enfant psychotique vont nécessiter de longues années de soins attentifs de la part de toute une équipe pour pouvoir se dire, se vivre et s'atténuer. Celles d'enfants ayant une problématique moins grave vont heureusement céder plus ou moins rapidement, et parfois très vite chez des enfants petits grâce à une psychothérapie individuelle. Les causes et la nature de ces angoisses sont plus facilement discernables même si une part de mystère existe toujours.

Par exemple, souvent un secret douloureux plane autour de la conception ou de la naissance de l'enfant qui le sait consciemment ou inconsciemment. On n'a pas pu le lui dire directement et simplement. Le thérapeute va être le médiateur qui va permettre que le secret soit dit au cours de la thérapie. La résolution de l'angoisse ne se fera pas seulement parce qu'une parole vraie sur ce sujet vital est enfin adressée à l'enfant, mais aussi parce que le thérapeute aura reconnu, dès le premier entretien, l'enfant comme souffrant d'angoisse et ayant droit à son désir. En invitant les parents à nommer les choses, éventuellement les événements, il invite tout le monde à sortir de la relation fusionnelle mortifère.

En effet, ce qui va avoir une chance de faire céder l'angoisse quelle qu'elle soit, c'est qu'elle soit reconnue comme existante et nommée à un moment donné. Le premier pas sera, tant pour l'enfant que pour ses parents, la transmission de ma certitude de thérapeute que tout désir intime de l'enfant qui découle de cette angoisse est respectable, même s'il est irréalisable ou même si les parents ont des raisons elles-mêmes intimes qui ne leur permettent pas de le réaliser. Un exemple tout simple : le désir de l'enfant dont les parents ont divorcé, qu'ils revivent ensemble. Il est nécessaire de déculpabiliser les parents pour qu'ils puissent accueillir avec compassion et sans agacement ce désir chez leur enfant.

Le deuxième pas pour le thérapeute sera d'aider l'enfant à mettre en acte ses angoisses et ses désirs, même les plus fous, grâce au support du jeu, à les projeter sur des objets concrets tels que les jouets ou sur l'écran de l'imaginaire par le rêve éveillé. Ainsi, certains désirs irréalisables perdront de leur acuité et naîtront ceux qui sont réalisables et que l'enfant saura alors exprimer.

Mais que penser de cette difficulté de nombreux parents à admettre l'angoisse de leur enfant ? Sans doute est-ce parce que, s'ils méconnaissent ou idéalisent le monde de leur enfance, ils connaissent inéluctablement ce que c'est que d'être angoissé. Il leur est insupportable d'accepter que leur enfant puisse ressentir ce même affect. En outre, comme nous l'évoquions précédemment, ils se sentent terriblement coupables d'avoir été la cause même indirecte d'une situation suscitant l'angoisse chez leur enfant et aussi coupables de n'être pas des parents parfaits.

Certains admettent que leur enfant est angoissé mais ils vont l'instant d'après le dénier en s'exaspérant parce que cet enfant têtu ne comprend pas qu'il n'y aucune raison pour s'angoisser aussi bêtement ! Il est vrai que l'enfant manifeste quasiment toujours son angoisse de manière peu évidente, par des comportements imprévisibles, déroutants, qui nécessitent un décodage pour déceler leur sens caché. Car l'angoisse crée chez l'enfant, sidération, inhibition, retrait, passage à l'acte, souvent incapacité de je et de jeu et peut s'exprimer par de l'agressivité, des colères, des cris, des "caprices", des somatisations, une régression, une grande avidité. Un bébé avide est un bébé angoissé de cette angoisse dont on ne peut avoir l'idée dont parle Winnicott qui continue en disant : "cette angoisse inimaginable est tenue à l'écart par la fonction de la mère d'une importance vitale à ce stade... "

Mais la mère n'est jamais parfaite et pas toujours "suffisamment bonne". Elle peut être elle-même déprimée, pas assez soutenue par son mari, tous deux aux prises avec une histoire difficile, etc. Et l'angoisse s'engouffre.

Le conte de la Reine des Neiges

Devant ces enfants et ces parents en souffrance, aujourd'hui comme hier, je pense souvent au conte d'Andersen : "La Reine des Neiges".

Au début du conte, Gerda et Kay jouaient ensemble gaiement et librement sous le regard de leur bonne grand mère. Puis tout se gâte à cause d'un miroir magique "qui appartenait au plus méchant nain qui eût jamais vécu" et qui, transporté à travers le monde entier "pour faire le plus de mal qu'il le pourrait", se brise "en des milliers et des milliers de fragments". (...) "Ces fragments atteignaient les gens aux yeux et quelquefois se frayaient un chemin jusqu'à leur cœur".

Et Kay se retrouve ainsi, devenu méchant avec Gerda comme avec tout le monde, fasciné par la Reine des Neiges, accroché à son traîneau qui l'emmène vivre, le cœur glacé, dans un château blanc et vide, ne sachant plus jouer.

Et cette incapacité de jeu réel, capable de nous entraîner dans le monde de l'imaginaire et du symbolique du rêve éveillé, ce jeu "playing" dont parle Winnicott comme nécessaire pour se construire et parvenir à vivre le nécessaire processus de désillusionnement, me frappe tant chez des enfants psychotiques que chez des enfants apparemment plus structurés.

Ce morceau de miroir qui est tombé sur le cœur de Kay ressemble à l'angoisse qui tombe soudain brutalement sur l'enfant et les parents quand un bébé décrit comme sans problèmes

devient un enfant incompréhensible et source de problèmes familiaux.

Il est aux prises avec une angoisse innommable comme le morceau de miroir au cœur du petit Kay, angoisse souvent inconsciente qui vient le tarauder. Car l'éprouvé est remplacé par l'acting out : crises de colère, cris, agressivité envers les personnes ou les objets, voire somatisations réelles ou hystériques.

Une histoire de mémoire

Dans le conte, Gerda elle, est très triste mais elle va cependant effectuer tout un voyage initiatique pour retrouver son petit Kay. Au cours de multiples aventures, elle va rencontrer une sorcière qui comme la Reine des Neiges "n'est pas méchante", mais lui enlève la mémoire car "vivant toute seule, elle aurait souhaité garder Gerda pour toujours". Ainsi Gerda vit-elle ayant tout oublié du but de son voyage, heureuse mais hors du temps, hors donc d'une vie vraiment vivante, sous le pouvoir de la sorcière, sans le savoir. Un jour, les roses sur le chapeau de la sorcière vont permettre à Gerda de retrouver la mémoire et avec elle la douleur mais ce sont justement ses larmes qui lui permettront de réveiller le cœur gelé de Kay qui lui aussi avait tout oublié. Ne sommes-nous pas là en présence d'images de la Mère archaïque, source de tant de fascination et d'angoisses ? Il me semble nécessaire d'appivoiser cette image en thérapie, souvent d'abord devant et avec la mère réelle de l'enfant petit. Puis dans un second temps, l'enfant l'appivoisera seul avec moi thérapeute grâce au transfert, car cette thérapie est avant tout la sienne même si sa mère tire bénéfice de cette période commune.

Ce qui me frappe chez les enfants en souffrance, en proie à une angoisse sue ou inconsciente, c'est qu'ils ont souvent un problème de mémoire : elle est trop grande ou apparemment inexistante.

Aussi, je me demande si avoir trop de mémoire ou pas assez ce n'est pas le même problème ? Trop, cela entraîne le souvenir constant et encombrant de tous les traumatismes vécus parfois même dans les générations précédentes. Pas assez, c'est refouler ce qui pourrait peser trop lourd et qui pèse pourtant. Car pour les enfants pris dans les sortilèges de l'angoisse et qui ne savent plus ou pas jouer, ni vivre correctement dans l'espace et le temps, il est impossible de créer des liens entre les choses et les gens, d'investir une histoire personnelle ou familiale, d'apprendre, donc de se séparer, d'être créatif et gai donc de grandir. En fait, c'est comme s'il n'y avait ni réel, ni imaginaire. Tout devient abrupt, pulsionnel. Si jeu il y a, il est embryonnaire, pauvre, éventuellement violent, agressif, sans histoires.

En fait, de quelle mémoire s'agit-il ? Celle de l'enfant ou celle de ses parents ? Celle de ses grands-parents ? D'un événement perturbant réel ou fantasmé ? De quel éventuel secret ? Quelles répercussions l'angoisse passée ou présente vécue en lui-même ou par ses parents a-t-elle eu, a-t-elle encore pour l'enfant ? Comment se transmet-elle ?

Pour illustrer ces réflexions et les approfondir, j'aimerais proposer quelques extraits de la cure d'une petite fille. J'ai travaillé d'abord de longs mois avec la mère et l'enfant, puis l'enfant seule quand celle-ci a pu le désirer réellement pour que puisse se dire une angoisse ancienne mal vécue, mal transmise et mal digérée.

La cure de Claire

Claire a 4 ans lorsqu'elle vient chez moi, amenée par sa maman. Certes, elle parle ou tout au moins elle tente de parler. Dès la première séance, elle veut me parler par l'intermédiaire d'un

téléphone jouet. Elle décroche en "m'appelant" avec un beau sourire et... raccroche dès que je réponds. Cette angélique petite fille, si désireuse de communiquer, qui peut me dire d'une voix douce et menaçante : "je vais écrire sur le tapis", mais qui n'a pas accès à sa parole, se transforme très facilement en démon avec de terribles colères, en tous lieux, en tous temps, à tout propos et hors de propos. Sa mère me dit qu'elle casse tout autour d'elle et j'entends qu'elle casse aussi la relation qu'elle tente d'amorcer sans y parvenir même avec ses proches.

Lorsque je dis à la maman que les explosions de Claire la font sans doute souffrir et révèlent une angoisse inexprimable, elle est très étonnée et me dit n'y avoir jamais pensé. Quelques séances plus tard, elle rapportera que Claire au lieu d'exploser en cris pour un ballon parti dans les airs, a pu dire en pleurant : "je ne vais plus le revoir jamais". Cette expression de l'angoisse de séparation qui habite Claire va aider sa maman à investir la thérapie non plus comme lieu magique où on attend du thérapeute qu'il "change" l'enfant mais comme terre d'alliance où ensemble nous allons, grâce au jeu, aider adultes et enfants à déjouer les entrelacs de l'angoisse, les nommer, les projeter sur la scène de l'imaginaire en passant éventuellement par le support d'objets transitionnels.

Mais pour l'instant, Claire ne sait pas jouer. Son intelligence est évidente, sa mémoire fabuleuse, mais inventer des jeux même simples avec ces dialogues imaginaires, dont raffolent les petites filles de 4 ans, lui est impossible. Les dessins sont encore au stade du gribouillis et cela la met en rage si un crayon tombe, si un trait n'a pas la perfection voulue.

Alors plusieurs années vont passer à entreprendre ce qui, pour Winnicott, est le préambule à tout espoir d'évolution dans une cure : "La psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute. En psychothérapie, à qui a-t-on affaire ? À deux personnes en train de jouer ensemble. Le corollaire sera donc que là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute vise à amener le patient d'un état où il n'est pas capable de jouer à un état où il est capable de le faire. "

Ainsi tout en créant l'alliance tripartite pour moi indispensable entre Claire, ses parents, et moi, nous apprenons à jouer ensemble toutes les trois : Claire, sa mère et moi. La présence de la maman aux séances est une condition que j'ai imposé pour entreprendre cette thérapie que je savais devoir être longue pour cette petite fille chez qui je décèle, me semble-t-il, une structure prépsychotique.

Avec les enfants très petits qui ont souvent un problème d'angoisse de séparation d'avec leur mère, j'é mets souvent cette règle, suivant ici Françoise Dolto. Je fais des séances "mère enfant" jusqu'à ce que l'enfant lui-même "mette sa mère dehors". Parfois, à ce moment là, la thérapie est terminée, dans des cas plus graves comme celui de Claire, elle se continue sur un tout autre registre. C'est le souci, outre de ne pas forcer l'enfant à une défusion qui n'est pas de son fait et risquerait de déplacer la symbiose pour un temps trop long dans la relation avec le thérapeute, de parvenir à faire alliance avec les parents. En ce qui concerne la thérapie de Claire, son papa était très présent dans la thérapie, car en sus des entretiens réalisés en sa présence, sa femme lui racontait ce qui se passait pendant les séances.

Éléments discernables comme source de l'angoisse dans l'histoire de Claire

Claire n'avait aucun problème avant l'âge d'un an me disent ses parents. Ils sont apparus à la suite d'une hospitalisation qui a beaucoup angoissé la maman. Claire souffrait d'une maladie infantile bénigne mais une autre petite fille de son entourage en était morte...

Le deuxième élément important que j'apprendrai au cours de la thérapie parle lui aussi d'une angoisse ancienne importante. Lorsque Madame A. fut enceinte de Claire de un ou deux mois, son gynécologue lui conseilla fortement d'interrompre cette grossesse. Elle avait dû prendre des médicaments supposés dangereux pour le fœtus. Les parents de Claire ne purent se résoudre à l'éventualité d'un avortement thérapeutique. Après discussions et réflexions, ils décidèrent de garder cet enfant "même s'il devait naître handicapé". On imagine sans peine combien de tels moments ainsi que les mois de grossesse purent être source d'angoisses et de tourments.

Outre ces deux éléments fondamentaux, les parents de Claire ont une attitude paradoxale envers leur fille. Ils ne posent aucune loi, peu de limites, car sa maman surtout, reconnaît chez sa fille malgré ses problèmes, un tempérament de "battante". Elle craint, si elle lui met des contraintes, d'étouffer ce fort tempérament. Elle jugeait sa fille aînée "gnangnan" et s'en agaçait. À entendre le récit de cette mollesse, l'enfant semblait tout simplement vivre et exprimer des peurs enfantines tout à fait justifiées !

Mais la faiblesse humaine, la peur et l'impuissance inévitables à certains moments de la vie tant d'un enfant que d'un adulte, ont peu droit de cité dans cette famille. Grâce aux séances vécues à trois, Claire fera comprendre à ses parents combien est angoissante pour elle l'attente qu'ils ont qu'elle soit précisément une "battante", toujours en forme, toujours gagnante et forte aujourd'hui comme demain. Comment cela génère en elle la crainte invalidante de ne pas être aimée si elle est petite, malade, pas performante, faible.

Pour parvenir à nommer et vivre tout cela, comme Gerda dans le Conte d'Andersen, nous avons fait un long chemin Claire, sa mère et moi. En jouant ensemble, nous sommes partis dans de nombreux pays au cours de voyages mimés et imaginaires en avion, en train, en bateau. Nous avons aussi fêté une multitude d'anniversaires avant que Claire puisse être sûre que sa naissance était une fête et son existence un souffle dont on pouvait se réjouir.

Xavier Thévenot écrit : le rite de l'anniversaire "loin d'être anodin, conduit le sujet à vérifier, chaque année, son rapport au souffle, c'est à dire en définitive, son rapport à la naissance et à la mort".

Claire a eu besoin qu'on lui dise et redise : *"Ta naissance a été pour nous une bonne nouvelle, et ta vie aujourd'hui est importante pour nous qui te fêtons !"* *"Compte sur le souffle qui t'anime pour aborder ton avenir"*.

Il a fallu beaucoup de temps jusqu'à ce que petit à petit, Claire passe du "jeu agi au rêve-éveillé" et donc accède à son imaginaire. Beaucoup de temps afin qu'elle ne se construise pas sur un faux self et sur notre imaginaire à sa mère ou à moi, que se distingue sa propre angoisse de celle de ses parents dans cette menace qui avait pesé sur son existence. Beaucoup de temps aussi pour que sa mère et son père acceptent de jouer avec l'idée qu'un être humain, fût-il petit, a des joies et des douleurs, des émotions, des peurs, de l'agressivité, le droit d'être malade et une parole appelant à être supportée et entendue pour que la violence de ses émotions ne prenne pas toute la place. En un mot qu'il a droit à ses angoisses et viendra le temps où il sera possible et important que ce mot soit dit.

Le cadre de la cure, les objets supports du jeu vont nous aider à dissoudre ce morceau de miroir ancré au cœur de Claire. De cette très riche et très longue thérapie je ne retiendrai que deux moments.

Quand Caroline s'en mêle

Dans de nombreux jeux, Claire réparaît dans les bras de sa mère ce qui s'était mal vécu lorsqu'elle était nourrisson. Je jouais à la considérer comme un bébé et elle voulait boire le biberon sur les genoux de sa mère, mais elle supportait mal ma présence dans ces jeux. Un jour, je suis venue avec ma "fille", la poupée Caroline. C'est une sorte de poupée chiffon que j'ai tricotée il y a bien longtemps et qui a commencé son existence de "co-thérapeute" avec Claire. Je pus alors rester et deviser avec le couple mère-enfant, faisant endosser à Caroline les agissements, les colères, et ce que je supposais être les sentiments et les angoisses de Claire. Bien sûr, j'admiraï et enviais la mère de Claire qui avait un enfant si sage, si beau, si admirable en un mot, ce qui mettait Claire aux anges.

Par la suite, Caroline devint son support de prédilection, sa jumelle, son double. Nous avons découverts par exemple, combien chaque rentrée scolaire était source d'une angoisse incommensurable, grâce à Caroline. Nous devions la soigner car elle souffrait tellement de cette angoisse de séparation et de crainte de l'inconnu qu'elle se couvrait de sang et risquait la mort par hémorragie ainsi que Claire bien sûr... Devenue mère et docteur, à l'hôpital, j'épongeais gravement le sang de Claire et de Caroline et en même temps cette terrible angoisse tout en la verbalisant.

Je dois dire que dans les thérapies d'enfants très angoissés lorsque je ne sais plus que faire ni que dire, ni comment jouer, j'introduis la poupée Caroline et son efficacité est remarquable ! Elle n'est pas bien belle, mais elle a permis et permet encore à de nombreux enfants d'exorciser leurs angoisses. Elle est une aide précieuse pour déjouer les sortilèges.

Après tous ces jeux agis, sortes de petits psychodrames, qui ont permis que la relation mère-fille s'instaure et se restaure, que l'angoisse se révèle, se parle et se nomme, vient le temps où Claire "met sa mère dehors" et est toute fière de venir seule à ses séances.

C'est le temps où il sera possible que se disent de manière métaphorique ses angoisses grâce à son accès à l'imaginaire et au symbolique. J'aimerais l'illustrer par l'extrait d'une séance.

Les larmes qui tuent et les larmes qui ne tuent pas

Dans le conte de la Reine des Neiges, les larmes de Gerda étaient salvatrices : elles lui rendaient la mémoire, elles dissolvaient le morceau de miroir magique dans le cœur de Pierre et le sortaient de la psychose où le maintenait sa fascination pour la Mère Archaïque – Reine des Neiges.

Pour Claire, ce n'est pas si simple. Il y a les larmes qui tuent et celles qui ne tuent pas.

Elle commence ainsi une histoire

" C'est un mouton dans une grande ferme qui ne peut pas s'échapper, la fermière est là. Il ne faut pas oublier la mère. Le mouton s'est échappé. La fermière se retournant ne vit plus son petit mouton. Il était parti sur la route. Sur la route, il y a des voitures. Il va se tromper de route. Il n'avait pas vu les voitures sur la route. Va-t-il se faire écraser ? On ne sait pas... On dirait que la voiture s'approche, s'approche, s'approche du petit mouton et tout d'un coup deux voitures passent, puis trois, puis quatre, puis cinq, six, sept, huit et enfin le petit mouton se fit écraser par la neuvième voiture et la fermière était très triste.

Elle finit par pleurer un jour. Elle était morte.

Je demande : "Et la mère ? "

Claire : "*Et la mère... Un jour, la mère qui était très gentille a racheté un autre petit mouton. C'était la mère de la fermière*".

On part dans une variante de la même histoire : "*Cette fois, c'est la fermière, sa fille qui va sur une route. Elle était vraiment coquine et se sauva. Elle se fait écraser par les neuf voitures et elle se fit morte. Elle est morte Et la mère brisée par le cœur, elle n'était pas morte, elle pleura. Et bien sûr, elle se promena sur la route et fit bien attention. La voilà dans un labyrinthe (elle le dessine). Elle sait sauter, la mère, c'est une mère magique ! Elle sauta dans la ferme et mit le petit mouton dans sa maison. Et la fille est ressuscitée par le vent magique.*" Mais c'est une autre histoire.

Voici donc un petit rêve éveillé où dans une histoire apparemment gentillette de mouton et de fermière se disent très précisément l'intensité de l'angoisse de mort et de l'angoisse de séparation qui habitent Claire.

On voit combien dans le récit de l'accident, Claire hésite à dire que la neuvième voiture a écrasé le petit mouton en énumérant chaque voiture qui manquent de le faire. Il n'est pas anodin que ce soit la neuvième voiture qui l'agresse. On ne peut pas ne pas penser aux neuf mois, temps de la gestation, qui se termine par une naissance dont on se réjouit. Mais on a bien vu, avec les années passées à fêter pour Claire des anniversaires de tous âges sa mère et moi jusqu'à la lassitude, que pour cette petite fille là, il était loin d'être certain que sa naissance soit une fête tout comme son existence une réelle possibilité de sortir du sortilège. De quelle angoisse primordiale et archaïque a donc souffert cette enfant menacée dans son existence jusque dans le ventre de sa mère ? Ces neuf voitures ne révèlent-elles pas aussi comment il faut beaucoup de temps avant d'admettre que ce petit mouton va être écrasé ?

Mais là où il se confirme qu'il ne s'agit plus de l'angoisse de sa mère, c'est lorsqu'apparaît la fermière, mère magique qui sait sauter au dessus des labyrinthes, garder le mouton et ressusciter sa fille avec son souffle. Dans cette mère que sa douleur ne tue pas, je dois bien reconnaître la mère thérapeute que je suis, figure du transfert, et qui va continuer de travailler avec Claire sur cette angoisse de séparation qu'elle exprime dans la deuxième histoire où si la fille quitte la mère, là ce sont les neuf voitures qui la tuent, et plus encore, c'est elle même puisqu'"elle se fit morte".

Un jour, 9 mois après avoir décidé de venir à ses séances sans la présence de sa mère, Claire grimpe fièrement seule mon escalier, comme elle le souhaitait depuis longtemps. Elle arrive ravie et me déclare cependant : "*J'ai 7 ans. J'avais l'impression quand je montais qu'il y avait un loup derrière moi qui voulait me manger parce que je montais toute seule ...*"

Grandir et se séparer, quel plaisir, mais quel risque, quelle angoisse

Bien sûr, dans la réalité de Claire, tout a changé. Elle ne fait plus de colères, elle peut suivre sa scolarité dans l'école souhaitée par ses parents et elle en est très fière. Elle réalise ses désirs artistiques qui sont nombreux. Et surtout elle supporte que tout ne soit pas parfait avec une belle gaieté et un grand dynamisme. Quand à sa mémoire, elle est bonne mais non plus fabuleuse ce qui lui cause bien moins de souffrance ! Cependant les relations avec les autres enfants demeurent difficiles.

En conclusion Peut-être est-il réjouissant pour le thérapeute d'enfant de se rendre compte qu'il possède avec le jeu, qu'il soit agi ou sur le registre plus élaboré du rêve-éveillé, un autre miroir magique que celui du conte. Cela peut lui permettre de ne pas tomber dans les pièges des

sortilèges que lui tendent les familles elles-mêmes "ensorcelées" ! C'est un merveilleux outil médiateur de son angoisse de laquelle il n'est pas, lui non plus, à l'abri !

Nous pouvons remarquer que dans le conte de la Reine des Neiges tout comme dans l'histoire de Claire, lorsque l'enfant sort du pouvoir du charme et retrouve sa faculté de jouer, de sentir, de pleurer les bonnes larmes qui ne tuent pas, de grandir, la mère archaïque est absente. Cette mère souvent en deçà de la parole, jeune et belle ou vieille et laide, car son apparence ne compte pas et elle est hors du temps, cette mère qui le maintenait en son pouvoir dans le sortilège, lui aussi hors du temps et donc de l'évolution de la vie, cette mère est ailleurs et surtout elle n'a plus aucun pouvoir sur lui. C'est comme si elle n'existait plus.

La mère réelle, elle, peut enfin prendre en charge l'angoisse de son enfant, l'admettre sans en être détruite. Elle sait qu'elle n'est pas coupable. Lorsqu'avec son mari, elle parvient à jouer le jeu de la confiance et de l'alliance avec le thérapeute et son enfant, l'angoisse de rivalité s'estompe ainsi que celle que le thérapeute rend son enfant fou. Et comme dans le conte de la Reine des Neiges, tous s'aperçoivent qu'ils sont devenus grands et partent pour de nouvelles aventures avec le cœur plus léger, moins glacé peut-être.

Et la thérapeute que je suis a envie de finir sur cette citation de Nicole Fabre :

"Une ultime remarque pourrait ramener les rêves mégalomanes d'une analyste fée à leur juste proportion : la sagesse des contes nous apprend que même les pouvoirs des fées sont limités ! Ainsi la fée qui sort de derrière les rideaux au baptême de la petite fille qui deviendra la belle au Bois Dormant n'a pas le pouvoir de détruire le sort cruel qui vient d'être jeté sur l'enfant par une autre fée, mais elle peut le corriger. Au lieu de mourir, lorsqu'elle se piquera au doigt avec le fuseau, la jeune princesse s'endormira pour cent ans. La toute puissance des fées n'est pas totale. La démesure ici n'existe pas, pas plus que le pouvoir absolu".

Voilà qui peut à la fois calmer et entretenir notre angoisse de thérapeute d'enfants

Bibliographie

ANDERSEN, Contes, Milles Pages, Mercure de France.
DOLTO Françoise, L'image inconsciente du corps, Paris, Seuil, 1984.
DOLTO Françoise, La cause des enfants, Paris, R. Laffont, 1985.
FABRE Nicole, Deux imaginaires pour une cure, Paris, Bayard, 1992. (p. 46)
FABRE Nicole, Ces enfants qui nous provoquent, Paris, Fleurus.
GREEN André, Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Paris, Les éditions de Minuit, 1983
THEVENOT Xavier, Avance en eau profonde, p. 11, Paris, Desclée de Brouwer/Cerf, 1997.
WINNICOTT D.W, Jeu et réalité, Paris, Gallimard 1980. (p.55)
WINNICOTT D.W, Processus de maturation chez l'enfant, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1978. (p.11)

Résumé

À travers le conte de la Reine des Neiges et des extraits d'une cure d'enfant, l'auteur montre combien le jeu agi ou symbolique (rêve-éveillé) aide à établir l'alliance thérapeutique nécessaire entre les parents, l'enfant et le thérapeute, pour que se dissolve le morceau de miroir magique, source de l'angoisse taraudant le cœur de l'enfant et de sa famille, empêchant son évolution et mettant en péril son présent et son avenir.

Mots clés

Angoisse - Miroir - mémoire - Alliance - Jeu.

Summary

Through the tale of the Snow Queen and extracts of the treatment of a child, the author shows how much the game interferes or the system of symbols (day-dream) helps to establish the necessary therapeutic alliance between the parents, the child and the therapist, to make dissolve the piece of magic mirror, the source of anguish tormenting the hearth of the child and of his family, preventing his evolution and endangering his present and his future.

Key words

Anguish - Mirror - Memory - Alliance - Game.